

## LES MÉMOIRES DU DERNIER GRAND EXPLORATEUR DE L'ARCTIQUE Hummocks, sentinelles de notre planète

**Jean Malaurie est l'une des figures de proue de la recherche polaire et l'avocat indéfectible des autonomies inuit. Pour lui, les hummocks, ces hauteurs de glace déchiquetées sur la banquise, sont les résurgences de notre mémoire. Son nouveau livre, qui porte précisément ce titre, *Hummocks* (1), et dont il expose ci-dessous la portée, est d'abord une réflexion qui chemine de la pierre à l'homme dans le nord du Groenland, l'Arctique central canadien, le détroit de Béring et en Sibérie, et nous fait partager l'intelligence structurée des Inuit. Ces peuples premiers sont les sentinelles de notre planète.**

**Par JEAN MALAUURIE**

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris. Écrivain. Directeur de la collection « Terre humaine » aux éditions Plon, Paris.

H *UMMOCKS* se veut le symbole d'une vie. J'existe d'abord contre, au point d'inventer parfois des hummocks, pour poursuivre ma route. Affaire de caractère. En suivant ma ligne, vrai fil d'Ariane, il m'arrive de me conforter, et ce livre est l'expression d'un regard éloigné. Ce n'est pas mon tempérament de revenir sur mon passé. J'en parle parfois comme s'il s'agissait de celui de quelqu'un d'autre. Le noyau dur de ma pensée est en effet à l'indicatif présent et tourné vers l'avenir. Dans la difficulté, je rebondis comme un animal blessé, et je repars avec un nouvel élan. Les passions ne m'ont jamais retenu, à moins de s'inscrire dans une volonté commune.

Le Grand Nord exerce sur moi une force d'appel si profonde qu'elle est devenue une obsession. Je ressens la nuit polaire comme un environnement amniotique. Jamais je n'ai senti plus la nostalgie d'un bonheur perdu, cette part de vérité exprimée par l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, que lorsque, avec un de mes compagnons, nous quitions le groupe de Siorapaluk avec nos chiens et nos traîneaux. Franchissant les hummocks littoraux, j'entendais le chasseur grommeler un : « *Ouf ! enfin libre...* », loin des femmes arbitres, des enfants qui dénoncent, du groupe omniprésent, protecteur et juge. En toute hâte, l'homme, enfin libéré, retrouvait sa vraie personnalité de solitaire et partait rejoindre ses cousins : Nanok (l'ours), Arwèq (la baleine), Awèk (le morse), et, d'abord et avant tout, Krimèq (le chien), son père géniteur.

La nature n'est pas l'expression d'un chaos mais d'un ordre qui vise à l'organisation conservatoire d'un tout ; chacune de ses parties est fonction de ce tout. Pendant quinze années, j'ai cherché dans cet univers de glace, de roche et d'éboulis, de déserts froids, les limites tendanciennes de fragmentation des pierres au cours de leur chute, de la falaise jusqu'au bas de ces formidables amas de pierres. Chaque pétrographie, granite, basalte, calcaire... chaque type d'éboulis s'est révélé connaître un seuil d'équilibre, de respiration, significatif d'un compromis de formes et de dimensions réalisé depuis le recul du glacier quaternaire, il y a huit mille ans, au cours d'étés froids mais d'éclaircissement continu.

Les Inuit n'avaient pas une conscience de ces harmonies que je leur décrivais, en levant la carte ; mais la dialectique homme/nature, ils la vivaient de par leur symbiose sensorielle avec l'environnement. Nature naturante, homme nature. La psychologie cognitive et génétique de cette nature extrême est à l'origine de la construction de leur pensée en relation intime avec l'équilibre des eaux et de la faune. La chasse, de par l'intimité de l'Inuit avec l'air, l'eau et surtout l'animal, dont il se sait issu et qu'il va dévorer après une quête passionnée, a humanisé l'homme, qui, au fil des millénaires, s'est assigné une logique sociale. Que signifie « *commercer avec la nature*, nous rappelle Goethe, *si nous n'avons affaire, par la voie analytique, qu'à ses parties matérielles, si nous ne percevons pas la respiration de l'esprit qui donne un sens à chaque*

*partie et corrige ou sanctionne chaque écart par une voie tout intérieure » ?*

Depuis la confrontation brutale, en juin 1951, des soixante-dix familles inuit du peuple le plus septentrional de la terre, les Esquimaux polaires, avec la base américaine de Thulé aux avions porteurs de bombes nucléaires, je me suis senti, en tant que témoin, moralement et intellectuellement obligé de considérer le problème des minorités comme essentiel pour l'avenir de notre planète.

La pensée sauvage participe à l'enrichissement de la pensée universelle. Il n'est pas que des monuments qui soient des univers de signes immatériels, il y a les hommes. Ce n'est pas seulement un mot ou la pensée d'un jour, mais une réalité existentielle pour le devenir même de la pensée, qui ne progresse que par la diversité.

Dans la crise majeure que vit le monde, des principes élémentaires doivent être rappelés. Une pensée, une civilisation sont faites d'une addition de particularismes. Ethnicité des territoires ? Qui n'en convient, et je l'ai toujours plaidée au Groenland, dans le Nord canadien et en Sibérie. C'est une nécessité qui s'inscrit dans le fédéralisme d'un Etat, un peuple, une ethnie et ses droits imprescriptibles. Mais il faut assurer des coexistences nécessaires et utiles. « *La revendication passionnée des peuples racines* » qu'évoque Arthur Schlesinger dans un excellent livre (2) a trop souvent des supports mythiques douteux et aboutissant à des dérives nationalistes. Schlesinger nous rappelle que « *la loi de Hansen, le pionnier de l'immigration* », se résume au fait que ce que « *le fils souhaite oublier, le petit-fils veut s'en souvenir* ».

Les Inuit ne sont plus seulement confrontés à un face-à-face difficile avec leurs conquérants, mais à un problème d'une gravité extrême qui nous responsabilise, nous tous, les habitants de cette planète, et préfigure un avenir tragique et universel.

Les grands brassages d'air chaud venu des centres industriels européens et nord-américains et d'air froid au pôle se traduisent par de fortes condensations. Le toit du monde devient un gigantesque dépotoir de concentrés chimiques qui se désintègrent très lentement dans les eaux glacées. Les mesures paléoclimatiques que je conduisais dans le nord-ouest du Groenland entre 1967 et 1972, à partir de quatorze sites tourbifères, sur deux mille ans, témoignent d'un net réchauffement de l'air depuis 1800, et d'un début de refroidissement depuis 1950- 1965 (3). La tendance se serait donc inversée. Les experts considèrent, désormais, à la suite d'un récent congrès international, que le réchauffement du pôle Nord va en s'accéléralant, la couche d'ozone s'étant réduite de 10 % en vingt ans aux hautes latitudes. L'eau sous-glaciaire dans l'océan Glacial s'est nettement réchauffée. Les espaces libres y sont toujours plus grands.

LA pollution affecte non seulement l'air, mais aussi les animaux, c'est-à-dire les cétacés, qui constituent la base de la nourriture des Inuit. Les Inuit de l'île Broughton (terre de Baffin), particulièrement suivis depuis plusieurs années par les biologistes, présentent des taux extrêmement élevés de PCBs, le dangereux polychlorinate biphényle. Les eaux et l'air sont suspectés d'être à l'origine de dérèglements sexuels : le sperme est de moins en moins fertile, et des animaux mâles (poissons, oiseaux, ours) naissent hermaphrodites. Au Groenland, le pesticide hexachlorobenzène présente, dans des tests faits sur les hommes et les femmes, des taux soixante-dix fois plus élevés que dans le Canada industriel du Sud. Les Inuit, dans des secteurs du Groenland comme du Québec arctique, ont des taux de PCBs sept fois plus élevés dans leur corps que les populations du sud du Canada (4).

Sentinelles de l'univers, les Inuit sont donc les premières victimes des folies industrielles non maîtrisées des nations conquérantes. Le congrès de Rio, de 1992, n'a été suivi d'aucune décision réelle, les Etats-Unis, premiers pollueurs de la planète, s'y refusant obstinément. La fonte des glaciers est une réalité sur toute la côte groenlandaise. J'avais déjà observé que les glaciers du nord du Groenland, c'est-à-dire du tiers du Groenland, étaient sur la côte nord-ouest, en terre d'Inglefield, en précaire équilibre. Ce grand glacier est en effet sec ; il repose, sans moraines sous-jacentes, sur le socle archéen. Tout laisse penser que le nord du Groenland serait susceptible d'un déglacement très rapide. Alors la masse de l'inlandsis groenlandais, qui représente cinq fois la France et qui est en auto-équilibre thermique du fait de son volume, risquerait d'en être affectée.

L'histoire de la nature nous a appris qu'au pléistocène, c'est-à-dire dans les temps d'interglaciaire et de postglaciaire, des mouvements de vaste amplitude ont été consécutifs à des déglaciations massives. Le relèvement du niveau des mers de plusieurs mètres serait la conséquence d'une telle

déglaciation. Et s'ensuivraient, sans le moindre doute, des mouvements sismiques violents dans les dorsales fragiles de la Terre.

Mais il faut aller plus loin. Les peuples premiers - les Inuit, les Amérindiens -, en se construisant comme des nations modernes, sur des territoires autonomes, doivent se choisir en prenant le meilleur de leur patrimoine, tout en s'ouvrant au développement technique. Ils se doivent de s'écarter de tout esprit matérialiste, celui-là même qui nous perd, nous Occidentaux. Le post-colonial a partout été du bricolage d'apparence politique, des minorités favorisant le néocolonialisme, le népotisme et le clientélisme.

Ces peuples aborigènes des hautes latitudes de l'Afrique, de l'Australie, de l'Asie doivent prendre conscience que l'Occident vit une crise profonde, une des plus grandes de sa glorieuse histoire. Malgré leur suprématie technique écrasante, Paris, Londres, Washington, Moscou, Tokyo ont besoin des peuples premiers, sève de l'humanité, en raison de leur philosophie de la nature, de leur art de penser et de vivre en panthéistes. Ayant enjambé la galaxie Gutenberg, ils ont de grandes possibilités grâce à Internet.

Nous savons que cette souveraineté sur la Nature à laquelle la science aspire conduit l'homme à être entraîné, comme dans un tourbillon fatal qu'il ne peut plus maîtriser. L'Univers est conduit à une catastrophe écologique. Un dialogue de toute urgence doit être établi à travers les peuples de la Tradition avec nous-mêmes. C'est une vraie nécessité. Nous admirons les expressions artistiques de ces peuples en esthètes, en ignorant que ces masques, ces arts complexes ne sont qu'une partie émergée d'un immense iceberg : une philosophie plurimillénaire de la nature et de ce qui inspire l'ordre de cette nature.

NOUS devons être à l'écoute des peuples racines, ces primordiaux, pour découvrir que la vérité ne vient pas seulement d'en haut, du Très Haut, mais aussi humblement d'en bas, de ce qui fonde l'univers, de ce qui constitue la texture de sa terre, de son eau et de l'air qui nous a donné la vie. *Nolens volens*, nous allons vers un syncrétisme des pensées, celles des livres sacrés et des peuples panthéistes. Certains peuples amérindiens comme les Sioux et les Pueblos s'engagent dans cette voie nouvelle.

L'industriel, le financier, l'agent de développement doivent être à l'écoute, en Afrique ou dans les toundras glacées, de ces peuples qui restent viscéralement à la recherche de communication avec ce qui tient debout le cosmos. Depuis Héraclite, nous savons que le monde est un. L'espace a des hauts lieux et il faut faire circuler dans nos consciences affamées de sacré ces souffles qui inspirent l'Univers, d'en haut, d'en bas, du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du Sud.

Nos religions du Livre - les trois - se sont imposées *hic et nunc*, trop souvent par des moyens inadmissibles, particulièrement les religions chrétienne et islamique. Elles sont gouvernées, toutes trois, par des doctrines d'autorité. L'oecuménisme risque d'être un voeu pieux. Le panthéisme est méprisé par leurs hiérarques, qui qualifient ces peuples d'idolâtres, d'animistes, de païens. Le panthéisme est une pensée de liberté. Il n'affirme rien. Il est à l'écoute du vent, de l'air, de ce qui ébranle sa sensibilité, sa pensée la plus intime. C'est un corps de doctrine ouvert, plurimillénaire, de la Chine à l'Afrique, de l'Asie à la vieille Europe. Il s'interroge sur l'ordre du monde et sur la beauté qui le gouverne. C'est le trésor des humbles qu'un promeneur solitaire, tel Jean-Jacques Rousseau, a questionnés, de même que Goethe à Weimar dans sa *Métamorphose des plantes et des insectes*. Il est, là, une aspiration de l'homme à s'élever pour entreprendre le voyage vers l'inconnu, l'ineffable, par-delà le mystère de la mort.

Par la méditation, la musique, par tous les arts, par l'émotion et les inventions intuitives qu'il suscite, l'homme est en recherche. Les voies qui conduisent vers le Dieu caché sont multiples. Tout maître, tout prêtre, tout homme de bonne foi devrait avoir pour règle suprême d'enseigner à l'autre cette pensée de Spinoza : « *Toute idée qui nous est absolue, autrement dit adéquate et parfaite, est vraie.* »

Cela ne doit pas nous faire oublier les régressions, les blocages de ces sociétés traditionnelles, victimes de leur isolement. Comment ne pas se souvenir de leur violence, et de leur esprit esclavagiste ? Le message du lac de Tibériade, les Béatitudes ont libéré les consciences, tout comme le bouddhisme, le judaïsme mystique et l'islam dans sa vision de la transcendance.

« *Voir ce qui ne paraît aux yeux de personne, c'est la seconde vue* », écrit Michelet. Voir ce qui semble à venir, à naître, c'est la prophétie. Deux choses qui font l'étonnement de la foule, la

dérision des sages et qui sont généralement un don naturel de simplicité. Ce don rare chez les hommes « civilisés » est, comme on sait, fort commun chez les peuples premiers, qu'ils soient « sauvages » ou « barbares ».

LE développement, ce n'est pas seulement passer du harpon au fusil, du *polog* (igloo traditionnel en peau animale) à la maison de bois, du morse cru au boeuf en conserve, de la littérature orale à la radio et à la télévision. Mais aussi approfondir les rites et la pensée du peuple autochtone que l'on ose vouloir rééduquer. La première des idées fausses, partout, c'est de croire que l'on sait mieux que les peuples ce qui se passe après la mort. Comme dit encore Michelet : « *Ils ont en eux un mystère de puissance reconnue, une fécondité cachée, des sources vives au fond de la nature [...]. Ils sont comme des muets ; ils souffrent, s'éteignent en silence et nous n'entendons rien.* » La poussée vient toujours de l'arrière, un lieu comme l'Allée des baleines - le Delphes de l'Arctique - étudié en Tchoukotka en 1990, au cours de la première expédition, en témoigne éloquemment. L'exploration russe l'avait oublié jusqu'en 1976. Le peuple ne ment pas, c'est à lui, sève d'une culture, qu'il faut toujours revenir quand on interroge un patrimoine ancien.

Est-ce possible de devoir, à la veille de l'an 2000 et après la Déclaration des droits de l'homme de 1789, être condamné à devoir écrire de tels truismes ? Lorsqu'on lit les discours marxistes ou rationalistes sur le chamanisme décrivant, avec une certaine condescendance, le culte païen des morts et le commerce avec les esprits, on devine les douleurs muettes. Camarade, il est grand temps de dire la vérité, intime André Suarès : « *Les morts, ce soir, remuent sous terre. Ils crient de toutes leurs forces. Oh ! comme ils souffrent, les morts qu'on n'aime plus.* »